

“ Un menuisier témoin de son temps. Artisanat et monde rural dans le Sud-Est de la France à la fin du XIXe siècle. A propos de: Jacques-Olivier Boudon, Le Plancher de Joachim. L’histoire retrouvée d’un village français, Belin, Collection Histoire, 2017, 256 pages ”.

Monique Chastanet

► **To cite this version:**

Monique Chastanet. “ Un menuisier témoin de son temps. Artisanat et monde rural dans le Sud-Est de la France à la fin du XIXe siècle. A propos de: Jacques-Olivier Boudon, Le Plancher de Joachim. L’histoire retrouvée d’un village français, Belin, Collection Histoire, 2017, 256 pages ”.. 2020, p. 10-15. halshs-02501642

HAL Id: halshs-02501642

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-02501642>

Submitted on 7 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

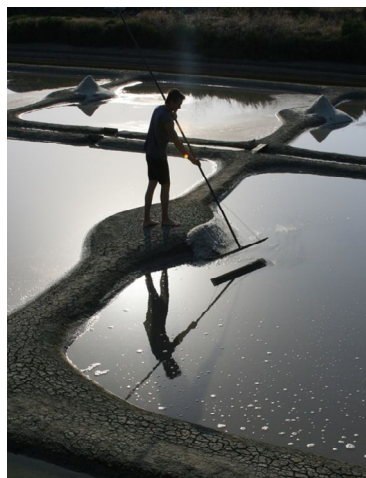
L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Références

Monique Chastanet, « Un menuisier témoin de son temps. Artisanat et monde rural dans le Sud-Est de la France à la fin du XIX^e siècle. A propos de : Jacques-Olivier Boudon, *Le Plancher de Joachim. L'histoire retrouvée d'un village français*, Belin, Collection Histoire, 2017, 256 pages », *AIMA Newsletter (International Association of Agricultural Museums)*, 2020, N° 15, février : 10-15.

Version anglaise (traduite par Colette Griffin-Kremer): "A carpenter as witness to his times. Craft and the rural world in southeastern France at the end of the 19th century. Book review of Jacques-Olivier Boudon, *Le Plancher de Joachim. L'histoire retrouvée d'un village français*, Belin, Collection Histoire, 2017, 256 pages", *AIMA Newsletter*, 2020, N° 15, February : 19-23. Sur le site de l'AIMA :

<https://www.agriculturalmuseums.org/news-2/aima-newsletters/>



Harvesting coarse salt on Noirmoutier
Photo Sophie Normand-Collignon

Agriculture * Food * Environment * People



Entre Terre et Mer ou le statut du saunier

Je vous propose une petite promenade singulière dans le marais de l'île de Noirmoutier. Prenez une grande inspiration... vous sentez déjà l'odeur des arroches de mer et du sel. Les touristes ne résistent pas devant le charme du paysage.

Et lorsqu'en profane, on regarde les sauniers en train de travailler, l'image des funambules s'impose d'emblée. Cela tient au fait qu'ils se déplacent sur de petits chemins peu larges et que leur long outil rappelle le balancier des équilibristes...

Mais derrière le cliché touristique, il y a des femmes et des hommes. Qui sont ces sauniers qui travaillent entre terre et mer ?



Le saunier n'a officiellement le statut d'agriculteur que depuis que le 9 mai 2019. La reconnaissance de ce statut était demandé depuis 1988 depuis l'écriture du code rural et de la pêche maritime (article L311-1 exclut les activités de production de sel en marais du champ des activités agricoles).

L'assemblée nationale a voté à l'unanimité le projet de loi reconnaissant la saliculture comme profession agricole. Jusqu'à présent la profession bénéficiait

La relève est assurée. © Malagne.

E. Sans voiture à brancards, et sans traits souples, pas de moissonneuse. Sans épeautre, non plus. La moissonneuse gallo-romaine, c'est une mise en réseau réussie de techniques traditionnelles et d'autres innovantes.

Mais quels incitants pour concevoir cette mécanique originale ? Dans une agriculture traditionnelle et autarcique, avec une main-d'oeuvre bon marché et abondante, l'investissement dans cette machine est difficile à concevoir. Mais le Nord de la Gaule, de la Seine au Rhin, est le grenier alimentaire du Limes. Les *negotiatores frumentarii* qui alimentent les camps rhénans font fortune. Les besoins des camps sont considérables, et ceux des métropoles, comme Cologne ou Trèves, ne le sont pas moins. Les grands domaines ruraux ont une vocation commerciale et leur réussite en termes d'enrichissement est incontestable durant les trois premiers siècles de l'Empire. La technologie avancée de la moissonneuse constitue un élément intéressant dans une recherche de croissance de mieux en mieux reconnue par la littérature scientifique récente.

Georges Raepsaet et Florence Garit



Un menuisier témoin de son temps. Artisanat et monde rural dans le Sud-Est de la France à la fin du XIX^e siècle

A propos de : **Jacques-Olivier Boudon, *Le Plancher de Joachim. L'histoire retrouvée d'un village français*, Belin, Collection Histoire, octobre 2017, 256 pages.** (Édition citée ici). *Ce livre a reçu le prix Georges Goyau 2018 de l'Académie française.*

Édité en format poche Folio Histoire, avril 2019, 288 pages.

Une traduction anglaise doit paraître en mai 2020 chez Hachette UK Editions, sous le titre *Joachim's Floor*.

Dès le titre, cet ouvrage se place sous le parrainage de Louis-François Pinagot et d'Alain Corbin¹. Ce dernier avait choisi son objet d'étude au hasard, dans les archives de l'Orne, et avait recréé la vie de ce sabotier normand analphabète à partir des rares informations disponibles à son sujet, tout en faisant appel à sa connaissance de la période et de la région. Tandis qu'ici c'est le menuisier Joachim Martin (1842-1897) qui a pris l'initiative de se raconter lui-même. En écrivant au crayon noir au dos des lames de parquet qu'il a posées au château de Picomtal, en 1880-1881, dans le département des Hautes-Alpes. C'est pourquoi ce journal relève davantage des « écritures ordinaires »² que de la démarche expérimentale d'Alain Corbin. Néanmoins, les livres consacrés à Louis-François Pinagot et à Joachim Martin, à leur « monde » et à leur « village », s'inscrivent pareillement dans le courant de la micro-histoire.

¹ Alain Corbin, *Le Monde retrouvé de Louis-François Pinagot. Sur les traces d'un inconnu (1798-1876)*, Paris, Aubier, 1998.

² Daniel Fabre (dir.), *Ecritures ordinaires*, Paris, POL, 1993.

La volonté de témoigner de sa vie, de son travail et de son temps est peu répandue dans les milieux populaires lorsqu'elle ne s'accompagne pas d'un engagement politique ou syndical, comme dans le cas du menuisier Agricola Perdiguier, du maçon Martin Nadaud et, dans un style plus romanesque, du paysan-écrivain Emile Guillaumin³. Jacques-Olivier Boudon cite les souvenirs de deux artisans du bois, ayant vécu en France à la fin du XVIII^e et au XIX^e siècle⁴. Une certaine familiarité avec l'écrit, nécessaire dans cette profession où le crayon fait partie des outils de travail, a pu compter chez ces menuisiers à côté d'autres facteurs sociaux. L'originalité du récit de Joachim réside, en outre, dans la liberté de ton permise par son choix : on ne le lira que dans plusieurs décennies, quand on rénovera ce parquet (presque 120 ans après, en réalité). Il interpelle celui qui fera ce travail et sera son premier lecteur : « Heureux mortel, quand tu me liras, je ne serai plus » (p. 210). Sans doute a-t-il conscience de pouvoir atteindre un public plus vaste.

À l'origine de ce livre, il y a une double découverte. En 1999 et 2000 d'abord, celle des écrits de Joachim au château de Picomtal, au moment de la réfection partielle des parquets. Puis en août 2009, celle de l'historien J.-O. Boudon, spécialiste du XIX^e siècle, qui a passé une nuit dans ce lieu (proposant des chambres d'hôte), et a entendu parler de cette source inespérée à travers un spectacle sur l'histoire du château. Cette demeure est située sur la commune où vécut Joachim, dans la haute vallée de la Durance – et de nos jours en bordure du lac de Serre-Ponçon. Ce village s'appelait autrefois *Les Crottes*, d'après un terme provençal désignant « les caves, les souterrains ». Il a pris le nom de *Crots* en 1970, du fait d'un sens problématique en français et d'une étymologie échappant aux touristes.

En accord avec les propriétaires, J.-O. Boudon a analysé ce corpus de 72 textes, contenant près de 4000 mots, et effectué des recherches sur ce menuisier et son cadre de vie, en mobilisant de nombreuses archives et des travaux d'histoire locale⁵. Son livre nous révèle un personnage remarquable par son franc-parler, sa fierté d'appartenir au milieu des artisans, sa conscience de soi et du temps qui passe, ainsi que par sa curiosité et sa volonté de s'inscrire dans l'histoire. Nul doute qu'il a été sensible à l'architecture médiévale dont le château a gardé la trace. On ignore dans combien de pièces il a travaillé et, donc, quelle part de ses écrits représentent ces 72 lames de parquet. Il a pu utiliser la même pratique sur d'autres chantiers (des investigations sont en cours mais n'ont rien donné de probant pour le moment). À Picomtal, il est étonné de n'avoir « rien trouvé qui indique Histoire [sic]. Pas un coup de plume ny [sic] crayon », et plus loin « pas [...] une lettre pas un chiffre de menuisier » qui l'aurait précédé (p. 210, 215). Sa déception souligne le caractère inédit de sa conduite.

³ Agricola Perdiguier, *Mémoires d'un compagnon*, édition Alain Faure, Paris, Maspéro, 1977 (1^{ère} éd. 1854-1855) ; Martin Nadaud, *Mémoires de Léonard, ancien garçon maçon*, édition Maurice Agulhon, Paris, Hachette, 1976 (1^{ère} éd. 1895) ; Emile Guillaumin, *La Vie d'un simple*, Paris, Stock, 1904.

⁴ *La plume et le rabot. Journal écrit de 1773 à 1828 par Claude-Antoine Bellod, menuisier et maître d'école au Grand-Abergement (Ain), [...] Bourg-en-Bresse, 1996 ; François-Joseph Fourquemin (1779-1880), Souvenirs d'un menuisier nivernais au XIX^e siècle, [...] Autun, 1998.*

⁵ Voir aussi Jacques-Olivier Boudon, « Sous les parquets du château de Picomtal. Les écrits posthumes d'un menuisier des Hautes-Alpes (1880-1881) », *Histoire, Economie & Société*, 2014/1 (33^e année), p. 72-86 ; et « Les maires d'un canton des Hautes-Alpes vus par Joachim Martin, charpentier au château de Picomtal », *Cahiers de la Méditerranée*, 2017, 94, p. 29-39 (publié en juin 2017).

Le tempérament de Joachim surprend par son côté abrupt, entre son goût du qu'en-dira-t-on, ses remarques pleines d'amertume, et ses règlements de compte avec ses contemporains. Il est parfois plus sympathique, comme lorsqu'il donne ce conseil : « Ami lecteur quand tu prendra [sic] femme demande lui son instruction et non pas d'argent pour dot » (p. 212). Cela traduit probablement l'ascendant de sa mère, protestante convertie au catholicisme, qui a dû conserver de son éducation une valorisation du savoir. L'histoire familiale de notre menuisier pourrait éclairer, en partie, sa personnalité : son statut de fils naturel, né avant le mariage de ses parents ; cette mère sans doute influente dont, pourtant, il ne parle pas⁶ ; une période de déclassement professionnel dans la vie de son père, suite à des différends avec les gens du pays. S'il se rappelle sa jeunesse avec nostalgie, son témoignage est dénué de l'idéalisation du passé qui émane souvent de la littérature régionaliste. *Le Plancher de Joachim* n'en a pas moins trouvé de nombreux lecteurs, touchés assurément par ce document inattendu, qui nous donne accès à l'environnement quotidien et mental d'un de nos ancêtres. On pourrait penser au personnage singulier étudié par Carlo Ginsburg, ce meunier italien au goût pour la lecture et aux idées extravagantes, si l'on ne devait sa connaissance à des procès d'Inquisition⁷. Les deux ouvrages ont le mérite d'attirer notre attention sur la complexité des milieux ruraux, dans des contextes éloignés dans l'espace et dans le temps, entre oralité et écriture, culture populaire et culture savante.

Les écrits de Joachim sont reproduits à la fin du livre, dans leur forme originelle. Toutefois, il n'a pas été possible de rétablir l'ordre de leur rédaction, seuls quelques uns portant une indication chronologique succincte. Ils s'accompagnent d'une lettre adressée au préfet des Hautes-Alpes, le 18 mars 1884, pour dénoncer l'exercice de la médecine par le curé de sa paroisse, autre preuve de son aisance avec l'expression écrite et d'un certain courage face aux autorités. Des photos donnent à voir deux de ces planches manuscrites, le château de Picomtal et le village de Crots, ainsi qu'un fils de Joachim. Ce livre a fait l'objet de comptes rendus, de nombreux articles de presse, d'une émission sur France Inter et d'un documentaire télévisé. Joachim Martin a désormais sa page Wikipedia⁸ !

J.-O. Boudon aborde divers aspects de la vie d'une commune des Hautes-Alpes à la fin du XIX^e siècle, au début de la Troisième République. Dans un chapitre consacré à la « République au village », selon la formule de Maurice Aghulhon⁹, l'auteur traite des structures politiques municipales, des élites du canton, comme des convictions républicaines de Joachim et des progrès de la scolarisation dont il a bénéficié (une école de garçons existe à Crots depuis 1808). Dans un autre chapitre portant sur « La sexualité vue par Joachim », il est question de différentes pratiques pouvant aller jusqu'à l'infanticide, et suscitant de sa part tolérance, dénonciation ou vive condamnation. Sa liberté de parole, voire sa crudité, renvoient aux conditions de production de ses écrits. L'Église catholique, quant à elle, cherche toujours

⁶ Il est très peu question de sa fratrie, et pas du tout de ses enfants.

⁷ Carlo Ginsburg, *Le Fromage et les vers. L'univers d'un meunier du XVI^e siècle*, traduit de l'italien par Monique Aymard, Paris, Flammarion, 1980.

⁸ France Inter, « La marche de l'histoire », Jean Lebrun, « Joachim Martin (1842-1897), un menuisier récalcitrant », 31/10/2017. France 2, « 13h15 le dimanche », Laurent Delahousse, « Les secrets sous le plancher », 3/2/2019. https://fr.wikipedia.org/wiki/Joachim_Martin

⁹ Maurice Aghulhon, *La République au village. Les populations du Var de la Révolution à la Seconde République*, Paris, Plon, 1970.

à contrôler la vie privée des croyants, malgré les déviances de certains de ses membres. Le chapitre suivant, « L'Église, le prêtre et les femmes », s'en fait l'écho. Tout en montrant le recul de son influence, au niveau de la pratique religieuse des fidèles (masculins essentiellement), ou de la contribution du clergé à la médecine populaire, à la fois recours pour les pauvres et objet de critiques. Cet ouvrage nous renseigne aussi sur le monde rural.

D'après le recensement de 1881, la population de la commune s'élève à 1 313 habitants, répartis entre le village, autour de la mairie et de l'église, et une soixantaine de hameaux ou de fermes isolées. Depuis le milieu du XIX^e siècle, la démographie connaît un lent déclin. Celui-ci s'accélère dans les années 1880, sans être contrebalancé par l'immigration d'ouvriers piémontais liée, notamment, au chantier du chemin de fer. Aux agriculteurs, majoritaires, s'ajoutent des artisans, des commerçants, deux instituteurs, etc. Selon une monographie réalisée par le propriétaire du château de Picomtal en 1884, ce terroir de montagne¹⁰ s'étend sur 5 176 hectares et 60 ares, dont 2 078 ha de forêt et de pâturages en propriétés communales, et 578 ha de terrains improductifs. Aux revenus de l'élevage (3 000 ovins et 300 bovins et équidés), s'ajoutent le commerce du bois et des cultures variées (froment, seigle, orge, avoine, légumes, vergers et un peu de vin de piètre qualité). Une enquête de 1852 mentionne, en outre, la production d'huile de noix (Joachim en indique le prix). Le pastoralisme constitue l'une des principales ressources : les alpages, gérés en biens communaux, compensent la pauvreté des terres de la vallée. Ils accueillent des troupeaux de moutons du village comme de l'extérieur, des bergers étant rémunérés par la commune ; le fumier est prélevé par les habitants, moyennant une modeste redevance. Sans oublier un petit élevage : Joachim note le prix des œufs et des volailles, il engraisse un cochon. Curieusement, il n'évoque jamais la montagne qui fait pourtant partie de son environnement, son silence traduisant un vécu du paysage différent de celui d'aujourd'hui.

Du côté paternel, Joachim appartient à une famille de paysans, mais son père a exercé le métier de menuisier. Il est entré lui-même en apprentissage à l'âge de 15 ans chez un autre menuisier du village, son père étant alors briquetier. Sa mère, couturière, est fille de potiers venus s'installer dans la région. Joachim parle de son activité de menuisier, qu'il estime dure et mal payée. Artisan à son compte, il est aussi cultivateur bien qu'il ne le reconnaisse pas vraiment, affirmant de cette façon sa place dans l'échelle sociale. Son souci du temps qu'il fait et de l'état des récoltes le rattache, cependant, au monde de la terre : ainsi le 16 août 1881, pour la Saint-Roch, orage et grêle succèdent à une sécheresse de quatre mois (p. 215, 218). Cette vulnérabilité au climat reste le lot des campagnes à la fin du XIX^e siècle¹¹. Joachim possédant seulement quelques parcelles (40 ares à sa mort), il doit acheter une partie de la nourriture de sa famille, ce qui le rend attentif au prix des denrées.

Il est fier de sa profession et de son savoir-faire, critiquant le travail mal fait (p. 217). Il admire également la bibliothèque du châtelain et s'intéresse à ses recherches historiques. Si son statut d'artisan et sa curiosité d'esprit le différencient à ses yeux des paysans, il se sent néanmoins inférieur à son employeur : « O toi seigneur, qui habite [sic] le château, ne méprise

¹⁰ L'altitude varie entre 778 m et 2 896 m.

¹¹ Voir notamment Karin Becker, Vincent Moriniaux et Martine Tabeaud (dir.), *L'alimentation et le temps qu'il fait – Essen und Wetter – Food and Weather*, Paris, Hermann, collection MétéoS, 2015.

pas l'ouvrier » (p. 218). Il regrette sa jeunesse insouciante quand, encore célibataire, il menait une vie de « ménétrier » et animait les bals au violon « de Gap à Briançon » ; s'il le fait encore, c'est de façon plus mesurée (p. 217, 212). Les moments de réjouissance sont rares : Joachim parle d'une soirée trop arrosée, de repas chez lui avec parents ou voisins, notamment pour le jour de la Saint-Laurent, patron de Crots, ainsi que de fêtes dans les villages proches de Savines et d'Embrun (p. 211 ; 212, § 16 et 19 ; 210). C'est un monde où l'on vit dans une grande promiscuité, les ruelles étroites n'assurant pas d'intimité (p. 216, photo p. VI). Et qui paraît bien peu solidaire, malgré la gestion en commun des alpages. Est-ce un reflet du caractère de Joachim ? Ou bien un témoignage qui nous amènerait à reconsidérer l'image que l'on se fait de l'entraide en milieu rural ?

Ces écrits expriment, à plusieurs reprises, les préoccupations de Joachim pour nourrir les siens. L'évocation des récoltes et des denrées de base, du pain en particulier, s'accompagne de mentions de mets ou de boissons, pris chez lui ou au travail : soupe, « cochon » et « gâteau » sans autre précision, limonade (moins habituelle que le vin ou l'eau sucrée). L'eau de vie est liée au souvenir de sa folle jeunesse. Des ressources locales, comme poisson, lièvre et « fromage du Queyras », voisinent avec des produits d'épicerie comme la limonade et le sucre déjà notés, ou encore ce « baton [sic] de chocolat »¹² qui constitue, avec de l'eau sucrée, un étrange remède après une soirée d'excès... La « viande » (de boucherie), le porc, les volailles et les œufs semblent de consommation assez courante, sans qu'on puisse en préciser la fréquence, à côté des pommes de terre, des poires et des pommes. On utilise de l'huile de noix, sans doute fabriquée sur place – le lard étant, on l'imagine, réservé aux jours gras (voir *supra*). Si le souci du pain ou des céréales revient souvent sous le crayon de Joachim, l'alimentation apparaît relativement diversifiée. Ces informations ne permettent pas, toutefois, d'appréhender une cuisine et des saveurs régionales, à l'exception du fromage de montagne et de l'huile de noix.

Malgré le grand intérêt pris à cette lecture, je ferais quelques réserves. Des cartes l'auraient facilitée. Une localisation des lieux, cités par Joachim, aurait permis de mieux appréhender son usage et sa perception de l'espace. Par ailleurs, on est un peu perdu dans les relations familiales de notre menuisier et des autres villageois. Des arbres généalogiques auraient fait ressortir les stratégies matrimoniales de différents groupes sociaux, ainsi que leurs liens avec l'extérieur (rapports entre catholiques et protestants, migrations de travail, etc.). Les coffres et buffets de la région voisine du Queyras, vus par l'auteur au musée de Gap, certains datés et/ou signés par les menuisiers qui les ont réalisés, auraient mérité d'être mentionnés dans les Sources. Sans commune mesure avec les lames de parquet du château de Picomtal, ce mobilier témoigne cependant du rapport au temps et à l'écriture de ces artisans. Enfin, le « patois » qu'évoque J.-O. Boudon, sans guillemets dans le texte, est en fait le dialecte provençal de la langue d'oc, dialecte composé de plusieurs parlers, ici de la zone alpine¹³. Joachim devait l'utiliser pour échanger avec parents et voisins, même si son récit

¹² Cette expression pourrait désigner l'une des six barres semi-cylindriques qui composent les tablettes vendues par l'entreprise Menier depuis 1836 (http://www.prodimarques.com/sagas_marques/menier/menier.php).

¹³ Jean-Claude Bouvier, « L'occitan en Provence. Le dialecte provençal, ses limites et ses variétés », *Revue de linguistique romane*, 1979, 43, p. 46-62.

n'en porte pas la trace (pas d'expression transposée de l'occitan en français, comme c'est souvent le cas chez des locuteurs de cette langue).

Après la publication de ce livre attachant, il reste à souhaiter que les propriétaires du château de Picomtal aient encore des parquets à rénover, afin de permettre la découverte d'autres écrits de Joachim... Peut-être répondraient-ils à certaines de nos questions.

Monique Chastanet (historienne, CNRS, Paris) monique.chastanet@wanadoo.fr



A gauche : Couverture de l'édition Belin de 2017. Détail d'un tableau de Gustave Caillebotte, Les Raboteurs de parquet, 1875. Bandeau de l'éditeur : « Heureux mortel. Quand tu me liras, je ne serai plus » Joachim MARTIN.
A droite : Couverture de l'édition de poche Folio Histoire de 2019. Lames de parquet du château de Picomtal écrites au dos par Joachim Martin en 1880-1881.



A gauche : Localisation du village de Crots, Hautes-Alpes. © Eric Gaba – Wikimedia Commons user : Sting.

A droite : Le château de Picomtal, au pied de la montagne boisée, avec au premier plan le clocher de l'église Saint-Laurent du village de Crots. © Michel Zalio.



Coffre en bois de mélèze et clous en fer forgé, daté en façade de 1628. © Collection ethnographique du Queyras. Musée muséum départemental des Hautes-Alpes à Gap.